

# Le genêt ou La fleur du désert

Extrait d'un poème de Giacomo Leopardi (écrit en 1836)



Le Vésuve.

*“Et les hommes préfèrent les ténèbres à la lumière”, Jean, III, 19.*

## Le genêt ou La fleur du désert

Là, sur le dos stérile  
Du redoutable mont,  
Le meurtrier Vésuve,  
Que nul autre n'égaie, arbre ou fleur,  
Tu répands alentour tes buissons solitaires;  
O genêt plein d'odeur,  
Satisfait des déserts. Je te vis autrefois  
Embellir de tes branches les sauvages pays  
Qui enlacent la ville  
Reine du monde en d'autres temps  
Et, de l'empire perdu,  
Semblent, avec l'air grave et le silence,  
Être signe et rappel du voyageur.  
Or là je te retrouve sur ce sol, amant,  
Et des sols affligés toujours ami.  
Fidèle compagnon des destins accablés.  
Ces champs semés  
De cendres infécondes et couverts

De la lave pierreuse  
Qui sous les pas du pèlerin résonne,  
Où se niche et se tord au soleil  
La vipère, où le lapin  
Court au terrier caverneux qu'il connaît,  
Furent maisons heureuses, et campagnes,  
Et herbes blondissantes, et résonnèrent  
Aux voix des bœufs;  
Furent jardins, palais  
Aux loisirs des puissants  
Séjours aimés; furent cités fameuses  
Que de sa bouche en feu  
Le mont fier accabla de ses flots  
Avec leurs habitants. Or une même ruine  
Tout enveloppe aujourd'hui,  
Où tu habites, ô noble fleur, et comme  
Si tu pleurais sur les épreuves d'autrui,  
Au ciel, très doux, tu répands un parfum  
Qui le désert console. Qu'à ces plages  
Vienne celui qui a coutume  
D'exalter notre état, qu'il voie combien  
De notre genre se soucie  
L'amoureuse nature. A sa juste mesure,  
Il pourra là juger la puissance  
De la semence humaine,  
Que sa dure nourrice, imprévisiblement,  
Peut en partie, d'un mouvement léger,  
Détruire, et d'un seul geste  
A peine plus violent, soudainement,  
Toute entière effacer.  
Du monde des humains  
Sont peints sur ces rivages  
*Les splendides destins et les progrès.*

Et toi, lente fleur de genêt,  
Qui de sylves odorantes  
Décore ces campagnes dépouillées,

Toi aussi tu cèderas, dans un temps proche,  
A la cruelle force du feu enseveli  
Qui, retournant aux lieux  
Qu'il connaît, déploiera son voile avide  
Sur tes molles forêts. Et tu plieras  
Sous le fardeau mortel  
Ton innocente tête,  
Jamais pliée jusqu'alors vainement  
Pour une lâche prière devant  
L'opresseur à venir, mais non dressé  
D'un orgueil fou vers les étoiles  
Ni sur ce désert où,  
Par désir, non, mais d'aventure,  
Tu reçus l'être et ton séjour ;  
Mais plus sage, mais tant  
Moins infirme que l'homme,  
Que tu ne crus jamais, par toi-même ou le fait  
Du destin, tes fragiles lignées immortelles.

Giacomo Leopardi (Recanati, 1798 - Naples, 1837),

La ginestra, o il fiore del deserto, Le genêt, ou la fleur du désert  
Traduction Michel Orcel dans Chants /Canti - GF Flammarion

Peintures de Marie Alloy, pour accompagner Leopardi...



*"du destin, les fragiles lignées"* - Détail, huile sur toile sablée.

Sempre caro mi fu quest'ermo colle,  
E questa siepe, che da tanta parte  
De l'ultimo orizzonte il guardo esclude.  
Ma sedendo e mirando, interminati  
spazio di là da quella, e sovrumani  
silenzii, e profundissima quiete  
Io nel pensier mi fingo, ove per poco  
Il cor non si spaura. E come il vento  
Odo stormir tra queste piante, io quello  
Infinito silenzio a questa voce  
Vo comparando: e mi sovvien l'eterno,  
E la morte stagioni, e la presente  
E viva, e il suon di lei. Così tra questa  
<sup>infinita</sup>~~infinita~~ s'annega il pensier mio:  
E il naufragar m'è dolce in questo mare.



Manuscrit autographe de "L'infinito" de Giacomo Leopardi (Visso, Archivio comunale)



Maison natale de Leopardi à Recanati, petite ville des Marches.